

Agrippa D'Aubigné Les Tragiques



Agrippa D'Aubigné

Les Tragiques

La douloureuse histoire des guerres de religion, Agrippa d'Aubigné l'a vécue, jour après jour, dans le camp protestant, dès sa plus jeune enfance. Très tôt il fut le témoin de scènes de massacre et il participa tout jeune aux combats. Écuyer d'Henri de Navarre, il partagea avec lui une vie d'aventures et, immobilisé par une blessure, composa le long poème des Tragiques. Cette œuvre de colère est née du souvenir de la conjuration d'Amboise et des massacres de la Saint-Barthélémy mais aussi des spectacles que d'Aubigné avait alors sous les yeux.

Nul n'a peut-être mieux rendu l'atmosphère d'une guerre civile.

Comme l'écrit Marguerite Yourcenar, « il a parlé pour des voix réduites au silence; il a aussi vomi sa fureur à l'égard de ceux qui lui semblaient avoir commis, ou n'avoir pas empêché, l'injustice ».

Mais d'Aubigné a pu aussi faire passer dans cette épopée le souffle de la foi, la certitude de l'espérance.

Texte intégral

Couverture :

Les massacres du triumvirat

© Bridgeman Images



Flammarion

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

LES
TRAGIQUES

Chronologie, introduction et glossaire

par

Jacques Bailbé

GF Flammarion

© 1968, GARNIER-FLAMMARION, Paris.
ISBN : 978-2-0807-0190-9

CHRONOLOGIE

- 1552** : Naissance de Théodore-Agrippa d'Aubigné (8 février).
- 1559** : Traité du Cateau-Cambrésis (3 avril).
Mort de Henri II (10 juillet).
- 1560** : La Conjuration d'Amboise (17 mars).
Mort de François II.
- 1561** : Colloque de Poissy.
- 1562** : Agrippa est mis en pension à Paris chez Mathieu Béroald.
Massacres de Vassy (1^{er} mars).
Traité de Hampton-Court (20 septembre).
Bataille de Dreux (19 décembre).
- 1563** : Assassinat du duc de Guise (18 février).
Paix d'Amboise (12 mars).
Mort de Jean d'Aubigné, père du poète.
- 1565** : Agrippa est envoyé à Genève.
- 1567** : Début de la deuxième guerre de religion.
- 1568** : D'Aubigné s'engage dans l'armée protestante.
Paix de Longjumeau (23 mars).
- 1569** : Bataille de Jarnac (14 mars).
Bataille de Moncontour (3 octobre).
- 1570** : Paix de Saint-Germain (8 août).
- 1571** : Victoire de Lépante (7 octobre).
- 1572** : Mariage de Henri de Navarre et de Marguerite de Valois (18 août).
Attentat contre Coligny (22 août).
Massacre de la Saint-Barthélemy (24 août).
Publication de *La Franciade* de Ronsard.

1573 : D'Aubigné est nommé écuyer du roi de Navarre (août).

Siège de La Rochelle.

1574 : Mort de Charles IX (30 mai).

1576 : D'Aubigné s'évade de la cour avec Henri de Navarre (4 février).

1577 : Blessé à Casteljaloux, d'Aubigné dicte les « premières clauses » des *Tragiques*.

Traité de Bergerac (17 septembre). D'Aubigné se retire aux Landes-Guinemer.

1579 : Acte de pacification de Nérac (28 février).

Du Bartas publie *La Première Semaine*.

1583 : D'Aubigné épouse Suzanne de Lezay (juin).

Robert Garnier, *Les Juives*.

1584 : Mort de François d'Alençon, duc d'Anjou (10 juin).

1586 : D'Aubigné est nommé maréchal de camp.

1587 : Bataille de Coutras (20 octobre).

Malherbe, *Les Larmes de saint Pierre*.

1588 : Assassinat du duc de Guise à Blois (23 décembre).

1589 : D'Aubigné s'empare de Maillezais dont il devient gouverneur.

Mort de Catherine de Médicis.

Réconciliation de Henri III et de Henri de Navarre (30 avril).

Siège de Paris (juillet).

Assassinat de Henri III (1^{er} août).

Bataille d'Arques (septembre).

1590 : Bataille d'Ivry (14 mars).

Second siège de Paris (mai-août).

1593 : Abjuration de Henri IV (25 juillet).

1594 : Attentat de Châtel (27 décembre).

La Satire Ménippée.

1595 : Les jésuites sont expulsés de Paris (8 janvier).

1596 : Mort de Suzanne de Lezay.

1598 : Signature de l'Edit de Nantes (13 avril).

Mort de Philippe II (13 septembre).

1600 : Mariage de Henri IV et de Marie de Médicis (5 octobre).

D'Aubigné écrit *La Confession du sieur de Sancy*.

1603 : Mort d'Elisabeth d'Angleterre.

- 1610** : Assassinat de Henri IV (14 mai).
- 1611** : D'Aubigné est élu député pour le Poitou à l'assemblée des églises protestantes de Saumur. Il ridiculise les « Prudents » dans *Le Caducée ou l'Ange de la paix*.
- 1612-1614** : Il bâtit le fort du Dognon, près de Maillezais.
- 1616** : Traité de Loudun.
Première édition des *Tragiques*.
- 1617** : Publication des deux premières parties des *Aventures du baron de Faeneste*.
- 1618** : D'Aubigné se retire au Dognon et donne à son fils Constant la lieutenance de Maillezais.
- 1619-1620** : Publication à Paris des deux premiers volumes de l'*Histoire universelle*.
- 1620** : D'Aubigné arrive à Genève (1^{er} septembre).
- 1621-1622** : Berne et Bâle lui confient la charge des fortifications.
- 1623** : D'Aubigné épouse Renée Burlamachi (24 avril) et publie une nouvelle édition des *Tragiques*.
- 1626** : Publication du troisième livre de l'*Histoire universelle*.
- 1627** : Sièges de La Rochelle (octobre).
- 1628** : Mort de Malherbe.
- 1629** : Corneille, *Mélite*.
Saint-Amant, *Premier Recueil de poésies*.
- 1630** : Publication à Genève des *Petites Œuvres mêlées* et du quatrième livre des *Aventures du baron de Faeneste*.
Mort d'Agrippa d'Aubigné, à Genève (9 mai).

INTRODUCTION

O toy historien, qui d'ancre non menteuse
Escrits de nostre temps l'histoire monstrueuse,
Raconte à nos enfans tout ce malheur fatal,
Afin qu'en te lisant ils pleurent nostre mal,
Et qu'ils prennent exemple aux pechés de leurs peres,
De peur de ne tomber en pareilles miserres.

RONSARD, *Discours des miserres de ce temps.*

La douloureuse histoire des guerres de religion, Agrippa d'Aubigné l'a vécue, jour après jour, dans le camp protestant, dès sa plus tendre enfance. C'est dire qu'il est indispensable de connaître les principaux faits de sa vie (longuement racontée dans *Sa vie à ses enfans*) pour comprendre le poème des *Tragiques*, dont la préface proclame sans vanité :

Tu es né legitiment,
Dieu mesme a donné l'argument,
Je ne te donne qu'à l'Eglise;
Tu as pour support l'équité,
La verité pour entreprise,
Pour loyer l'immortalité.

Théodore-Agrippa d'Aubigné naquit en 1552, « en l'hostel Saint-Maury », près de Pons en Saintonge, et coûta la vie à sa mère, Catherine de l'Estang, d'où son second prénom d'Agrippa (*aegre partus*). Son père, Jean d'Aubigné, ne négligea rien pour former l'enfant aux études sérieuses, lui donnant des maîtres renommés comme Jean Cottin et Jean Morel, si bien qu'à sept ans et demi, si on l'en croit, il traduisait, avec l'aide de son

précepteur, le *Criton* de Platon. Vrai prodige d'intelligence, Agrippa fait de solides humanités à Paris, sous la direction de Mathieu Béroald, et, quand les protestants, expulsés de Paris, se réfugient à Montargis, il étonne la duchesse de Ferrare par ses jeunes discours sur le mépris de la mort. Son curateur, Aubin d'Abeville, l'envoie à Genève, après la mort de son père, pour y terminer ses études, et son amour pour la fille d'un bourgeois de la ville, Loyse Sarrasin, lui fait prendre goût à la langue grecque. Las de la contrainte de ses précepteurs, il va à Lyon, où il se remet aux mathématiques et s'amuse aux « théoriques » de la magie. Il ressemble bientôt, en somme, au jeune homme qui fait son entrée à la Cour, dans *Les Tragiques* :

Un pere, deux fois pere, employa sa substance
 Pour enrichir son fils des thresors de science...
 Il void son fils sçavant, adroit, industriel,
 Meslé dans les secrets de Nature et des cieux,
 Raisonnant sur les loix, les mœurs et la police;
 L'esprit sçavoit tout art, le corps tout exercice (*Princes*).

Cette solide culture, il l'utilisa plus tard dans les controverses religieuses avec le cardinal du Perron, et elle lui valut des triomphes oratoires dans les assemblées protestantes.

C'est que d'Aubigné fut élevé aussi en bon et sincère huguenot, et préparé, de bonne heure, à défendre la Cause. En 1560, en effet, passant par Amboise, au lendemain des massacres, son père lui montra les têtes de ses compagnons attachées à une potence et lui fit prêter serment de venger ces « chefs pleins d'honneur ». Un tel spectacle marqua sans nul doute sa sensibilité d'enfant, d'autant qu'avant de mourir son père lui rappela encore « ses paroles d'Amboise, le zèle de la Religion, l'amour des sciences, et d'estre véritable ami ».

Il est bien difficile, nous dit-il, *Pacis artes colere inter Martis incendia*. Aussi, quand éclate la troisième guerre de religion, on le voit, à l'âge de seize ans, se « dévalant par la fenestre par le moyen de ses linceulx, en chemise, à pieds nus » pour rejoindre ses compagnons d'armes et participer aux opérations militaires de Saintonge. Car il

dit aimer les « gentils exercices de guerre », les coups de main, les coups d'épée et les blessures. Il est à Jarnac en 1569, aux combats de La Roche-l'Abeille et de Pons, et il n'échappe que par miracle à la Saint-Barthélemy. C'est alors qu'il s'éprend de Diane Salviati, la nièce de la Cassandre de Ronsard, et qu'il compose l'*Hécatombe à Diane*, les *Stances* et les *Odes* qui formeront son *Printemps*. La différence de religion l'empêcha de contracter mariage, sans doute aussi son humeur volontiers ombreuse.

En 1573, il s'attache comme écuyer à la personne de Henri de Navarre, auquel on le présente comme un homme « qui ne trouvait rien de trop chaud ». Il reprend ainsi sa vie d'aventures, prépare l'évasion du prince, et partage avec lui tous les hasards des luttes religieuses. Amitié qui n'alla pas sans brouilles et sans rancunes, mais que l'abjuration elle-même ne parvint pas à effacer. Amer symbole de l'ingratitude envers les serviteurs fidèles que le beau sonnet où d'Aubigné décrit l'épagneul Citron, qui faisait les délices du roi, et qui erre maintenant abandonné par les rues :

C'est luy qui les briguans effrayoit de sa voix,
Et des dents les meurtriers; d'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les desdains et l'injure,
Payement coustumier du service des Roys ?

Immobilisé par une blessure reçue aux combats de Casteljaloux (1577), il compose *Les Tragiques* sous le coup de la colère et de l'indignation. Il se marie en 1583 avec Suzanne de Lezay, ce qui ne l'empêche pas de suivre les armées protestantes en Anjou et en Poitou. Nommé gouverneur d'Oléron, il est à Coutras en 1587, à Ivry en 1590. Quand Châtel fend la lèvre du roi, il lui déclare : « Sire, vous n'avez encore renoncé Dieu que des lèvres, il s'est contenté de les percer; mais quand vous le renoncerez de cœur, il vous percera le cœur ». Le coup de poignard de Ravailiac devait confirmer plus tard ses prédictions!

En 1596 mourait Suzanne de Lezay. D'Aubigné éprouve une vive douleur. Désormais éloigné de la Cour, il assiste impuissant à la division du parti protestant, et

il est toujours du côté des « Fermes » pour stigmatiser les accommodements des « Prudents ». Il profite de cette retraite pour commencer l'*Histoire universelle*, qu'il dédie à la postérité, et pour apporter des additions multiples aux *Tragiques*, à la faveur de ses recherches historiques. En 1616, indigné par la paix de Loudun, il publie, coup sur coup, *Les Tragiques* et le premier livre de l'*Histoire universelle* ; puis son esprit, « lassé de discours graves et tragiques », trouve quelque agrément à conter les savoureux dialogues du « bonhomme » Enay et de Faeneste, dans *Les Aventures du baron de Faeneste*, selon la tradition de « maistre François, auteur excellent ».

La fin de sa vie lui apprend la résignation, comme il le dit dans *L'Hiver* :

Mon chef blanchit dessous les neiges entassees.

Il eut la douleur de voir son fils Constant se convertir puis mener une vie de débauche. En 1620, il participe à la révolte du duc de Rohan et gagne Genève pour y trouver, avec l'exil, « le chevet de la vieillesse et de la mort ». On le reçoit avec éclat et on le charge de veiller aux fortifications de la ville. En 1623, il épouse une riche veuve, Renée Burlamachi ; il continue à publier son *Histoire universelle* et *Les Aventures du baron de Faeneste*, dont le quatrième livre fait scandale par sa verve licencieuse. D'Aubigné passe les dernières années de sa vie dans son château de Crest, à quelques kilomètres de Genève. Sentant sa fin approcher, il murmurait un verset du psaume CXVIII, que les huguenots chantaient au matin de Coutras : « La voici l'heureuse journée, que Dieu a faite à plein desir... ». Il meurt le 9 mai 1630, après cinquante-quatre ans de services militaires, au terme d'une existence de fierté et de droiture.

« Chez d'Aubigné, ce n'est pas l'art qui est exquis, c'est le tempérament qui est énorme », remarque Barbey d'Aurevilly. On aurait tort de l'imaginer renfrogné et sombre, « hargneux, cassant et moqueur », comme le voit Mérimée. « Franc gaulois », il était connu à la Cour pour ses bons mots, et il composa même, pour divertir les princes, un ballet de *Circé*. Ce « héros de l'épopée

huguenote » (Rocheblave) eut ses faiblesses, même s'il fut un serviteur loyal, un homme de guerre intrépide, un bon époux et un bon père. Il était animé, avant tout, d'une piété sincère. Nourri de la Bible, où il puise sa force d'âme, il croit que la Providence veille non seulement sur les événements historiques, mais qu'elle intervient aussi dans les moindres incidents de la vie des individus. Tout jeune, il eut la vision d'une « femme fort blanche qui, lui ayant donné un baiser froid comme glace, se disparut » ; il relate avec complaisance les prodiges qui ont marqué sa vie, aussi bien que les interventions divines en faveur des protestants. Prière et action sont inséparables chez lui, et il se recommande à l'estime par une ardente conviction, une inflexible droiture, une foi qui ne connut jamais la moindre hésitation. Ainsi, c'est trop dire, avec Sainte-Beuve, que d'Aubigné est l'image fidèle de son siècle, d'un siècle éclatant d'oppositions et de contrastes. Il a droit à une place à part dans son siècle, au moins par la vigueur et par la générosité de sa nature de flamme.

C'est l'amour qui le fit d'abord poète : « Ayant peu de biens entre les mains, il devint amoureux de Diane Salviati, fille aînée de Talcy. Cet amour lui mit en teste la poésie française, et lors il composa ce que nous appelons son *Printemps*, où il y a plusieurs choses moins polies, mais quelque fureur qui sera au gré de plusieurs ». S'adressant à la nièce de Cassandre, d'Aubigné aurait pu donner à son recueil le style des vers d'amour de Ronsard, auquel, dès l'âge de seize ans, il vouait sa ferveur :

Je n'entends que Ronsard, Ronsard et sa louange.

Pourtant, la langue de Ronsard ne lui suffit pas pour peindre ses angoisses et pour blâmer la cruauté d'une maîtresse au cœur réticent. Aux métaphores surannées du pétrarquisme il ajoute des images neuves et fortes, et dans le thème de la conquête amoureuse il découvre le sentiment tragique de l'existence ; le guerrier subsiste au plus fort de la passion :

Pardonne moy, chere maîtresse,
 Si mes vers sentent la destresse,
 Le soldat, la peine et l'esmoy!
 Car depuis qu'en aimant je souffre,
 Il faut qu'ils sentent comme moy
 La poudre, la mesche et le souffre.

L'obsession du sang et de la mort, le heurt constant des images violentes et des images fraîches, le climat de guerre civile caractérisent cette poésie. Dans *Extase*, il connaît les transports de l'âme délivrée des servitudes terrestres :

Celeste amour qui as mon esprit emporté,
 Je me voy dans le sein de la divinité,
 Il ne faut que mourir pour estre tout celeste.

Cet univers est déjà celui des *Tragiques*. On s'en convaincra davantage encore en constatant qu'il sait manier le fouet de la satire et qu'il pousse au paroxysme l'injure et le désir de vengeance :

Plus cruelle que tout ce que je puis nommer,
 Tigres, ours et lions, serpens, monstres estranges :
 Tu ris en me tuant et je meurs pour aimer.

Il lui arrive même de menacer l'infidèle des peines infernales. Il n'est pas indifférent que d'Aubigné ait songé à « mettre à la fin du *Printemps* » ces quelques vers :

Ainsi les jeux mignards essaient nos esprits,
 Reservent pour un jour nos courageux écrits
 A descocher du fond d'une petite fonde
 Le coup qui saura bien dessirer les lions,
 Les ydres, les pitons conceuz d'infections,
 Et des fiers Goliatz desengeancer le monde.

Mais il va bientôt renier cet « enfant bouffon », et, pour écrire *Les Tragiques*, puiser son inspiration à des sources nouvelles. En effet, dans le déchaînement des guerres civiles, naît une poésie plus grave qui, s'écartant des mièvreries de la poésie de cour, recherche, avant l'agrément de l'esprit, le profit de l'âme. L'*Encyclic* (1570) de Guy Lefèvre de la Boderie, les *Quatrains* (1574) de Pibrac, et l'*Uranie* (1579) de Du Bartas réagissent contre les

tendances profanes de la poésie contemporaine. La poésie des *Tragiques* atteste, elle aussi, une « conversion » de l'auteur, la pression d'une nécessité intime qui lui fait évoquer « Melpomene en sa vive fureur », tandis que, dans une soudaine illumination, il devient le chantre de Dieu :

Que si d'entre les morts, Pere, tu as envie
De m'esveiller, il faut mettre à bas l'autre vie...
D'un saint enthousiasme appelle aux cieus mon ame,
Mets au lieu de ma langue une langue de flamme,
Que je ne sois qu'organe à la celeste voix.

Le poème est né d'une « vision » qui remonte à 1572. D'Aubigné fut alors blessé au cours d'un attentat dans une hôtellerie de la Beauce ; il resta quelques heures sans connaissance, et il eut la vision des tribulations de l'Eglise réformée :

Sept heures me parut le celeste pourpris
Pour voir les beaux secrets et tableaux que j'escris,
Soit qu'un songe au matin m'ait donné ces images,
Soit qu'en la pamoison l'esprit fit ces voyages.
Ne t'enquiers, mon lecteur, comment il vid et fit,
Mais donne gloire à Dieu en faisant ton profit (*Fers*).

Plus tard, en juin 1577, après le furieux combat de Casteljaloux, où il avait été grièvement blessé, il fit écrire par le juge du lieu les « premières clauses » des *Tragiques*. Il ne s'agit pas, sans doute, des premiers vers du poème, mais plutôt de tel passage émouvant ou de telle prière à Dieu qui en interrompent de lieu en lieu le développement. Dans sa maison du Blaisois, aux Landes-Guinemer, durant la brouille avec le roi de Navarre qui suivit la paix de Bergerac (octobre 1577 à octobre 1579), il eut ensuite tout loisir pour « polir et emplir » son œuvre, et pour y laisser éclater les griefs qui lui gonflaient le cœur. *Les Tragiques*, achevés sous leur forme première en 1589, furent divulgués au moment des Etats généraux de la Ligue (1593), peut-être sous forme de copies manuscrites. Ce n'est qu'en 1616, au lendemain de la paix de Loudun, que d'Aubigné publia ses vers vengeurs comme un défi au visage des pâles défenseurs du protestantisme,

par le rappel des temps héroïques. Le poète les présente comme un « larcin de Prométhée », avec les initiales L.B.D.D. (Le Bouc du Désert), surnom que lui avait valu son intransigeance lors des assemblées protestantes. A cette date, ils ne pouvaient guère faire de coup d'éclat, et devaient apparaître comme une œuvre de circonstance désormais désuète.

Ce poème de neuf mille vers, écrit « par humeur », est le testament de toute une vie, puisque l'auteur n'a cessé de l'enrichir à l'occasion des événements nouveaux qui confirmaient ses thèses. On en condamne volontiers la monotonie, la lenteur, les surcharges et le désordre. A dire vrai, les sept livres qui le composent et qui offrent, à la manière du livre à sept sceaux de l'*Apocalypse*, autant d'énigmes ou de menaces, ne sont pas dépourvus d'une belle ordonnance, allant tantôt des causes aux conséquences, tantôt des malheurs terrestres aux vengeances ou aux récompenses éternelles.

« Tableau piteux du royaume en général », le premier livre, *Miseres*, nous dépeint un monde « à l'envers ». C'est le livre de la pitié pour la France déchirée, où nous entendons les plaintes des victimes de la guerre et où nous sommes spectateurs de la douleur des paysans devant leurs campagnes ravagées, autant de récits qui ont la saveur des « choses vues ».

Car mes yeux sont tesmoins du sujet de mes vers.

D'Aubigné éprouve une visible sympathie pour les humbles, pour les beautés de la nature, et il montre la Terre reprochant à l'homme son ingratitude. Livre de la colère aussi, dans les furieuses invectives contre les rois incapables de gouverner leur royaume, dans les malédictions lancées aux deux monstres d'Enfer, Catherine de Médicis, nouvelle Jézabel, et le cardinal de Lorraine, Achitophel. Cela nous entraîne irrésistiblement vers la satire juvénalienne du second livre.

Princes est une virulente diatribe contre les Valois, Charles IX, Henri III et le duc d'Anjou, où il égale « la liberté de ses écrits à celle des vices de son temps ». « Flatteurs, je vous en veux » : son attaque initiale vise

les mauvais conseillers des princes, les « prescheurs mercenaires », les « charlatans de cour ». Puis se présentent à nous Charles IX maladif et féroce, Henri III fardé de rouge et de blanc dans son costume de bal, la chevelure ornée de cordons de perles,

Si qu'au premier abord chacun estoit en peine
S'il voyoit un Roy femme ou bien un homme Reyne.

Par un contraste familier au poète, aux insultes grandioses mêlées aux basses calomnies des pamphlets succède, à la fin du chant, un débat allégorique entre Fortune et Vertu qui conseillent tour à tour un gentilhomme provincial nouveau venu à la Cour, et lui proposent l'une les moyens de parvenir, l'autre l'idéal de l'honnêteté et de la mesure.

Après les princes, les magistrats. Le troisième livre, *La Chambre doree*, étale leur corruption et leur dureté. Dieu quitte le ciel pour voir le spectacle qu'offre la grand'Chambre du Parlement de Paris, un palais maçonné d'os humains et de cendres. Les vices des juges sont ensuite représentés sous les traits de personnages allégoriques, grotesques dignes de Breughel, et dont chaque attitude, chaque geste, chaque regard est révélateur de leur noirceur morale : l'Avarice, « vieille harpie », l'Ire « empourprée », la Vanité « fade et sotte », la Trahison « taciturne, froide et lasche », la Crainte à « l'œil morne et transi ». Au palais de justice fait pendant le « funeste chasteau » de l'Inquisition : c'est le « logis de la mort » et « l'abrégé d'enfer ». Et nous assistons à un autodafé espagnol dont les condamnés,

... heritiers insignes

Du manteau, du roseau et couronne d'espines
Portent les diables peints.

Après avoir, avec des accents dignes de Bossuet, marqué les devoirs des juges :

Tremblez, juges, sachez que le juge des cieux
Tient de chacun des siens le sang tres-precieux ;

d'Aubigné contemple le « triomphe » de la sage Thémis, « vierge au teint net », et termine par l'éloge d'Elisabeth d'Angleterre, « Debora d'Israel » triomphant de l'empire de Philippe II.

Les trois premiers livres sont dominés par l'inspiration satirique et par un réalisme étonnant. Plus narratifs sont *Les Feux* et *Les Fers*, où Dieu continue à assister aux souffrances et aux luttes des protestants. *Les Feux* relatent l'époque des bûchers :

Dieu vid donc de ses yeux, d'un moment, dix mil ames
Rire à sa verité, en despitant les flammes.

Après avoir déroulé le cortège des martyrs entrant dans la Jérusalem céleste, le poète fait un choix parmi tant de victimes (laissant à son *Histoire universelle* le catalogue complet) : les pauvres de Lyon, les Albigeois, Jane Grey, Anne du Bourg, Montalchine, Gastine et Croquet, autant de « braves tesmoins », Bernard Palissy enfin, et tant de fleurs tardives qui parfument le « celeste pourpris ». *Les Fers*, qui montrent les prouesses et les scènes de carnage peintes par les anges sur les voûtes célestes, commencent par une altercation entre Dieu et Satan, et par la métamorphose de « l'Ange de lumière » en serpent. Puis sont évoquées les principales scènes des guerres de religion : Amboise, Moncontour, Vassy, Tours, avant le long récit de la Saint-Barthélemy, « la tragédie qui efface le reste », le jour « marqué de noir », à la suite duquel Charles IX, envahi par les remords, découvre avec horreur

Les corbeaux noircissans le pavillon du Louvre.

Nul n'a mieux rendu l'atmosphère d'une guerre civile, « guerre sans ennemi », dans le décor de l'aube sanglante :

Tout pendent parle haut, tout equitable craint,
Exalte ce qu'il hait; qui n'a crime le feint.
Il n'est garçon, enfant, qui quelque sang n'espance
Pour n'estre veu honteux s'en aller la main blanche.

Le livre se termine par une évocation du vieillard Océan, « tranquille et sommeillant », qui s'émeut en découvrant

le sang dans les eaux que lui apportent les fleuves, et qui accepte de donner la sépulture à la « chère dépouille » des martyrs. *Feux* et *Fers*, groupe poétique, nous préparent à la « rude catastrophe », au dénouement du poème, qui est le sujet des deux derniers livres :

Les fers sont mis au vent : venez sçavoir comment
L'Eternel fait à point vengeance et jugement ;

Vengeances expose comment Dieu punit dès ce monde les persécuteurs de l'Eglise. C'est une énumération assez monotone de tous les châtimens exercés par Dieu contre les criminels depuis Caïn, qui connaissent une fin épouvantable, proportionnée à leurs forfaits. D'Aubigné utilise, pour cette liste, un ouvrage de propagande intitulé *Dan* (en hébreu, Jugement), qui contenait le récit des morts étranges des ennemis de la Réforme. La volonté de prouver la continuité de la vengeance divine à travers les siècles entraîne le poète à ouvrir ce dossier accablant, parfois inutile pour l'art, si l'on excepte le bel épisode du meurtre d'Abel par Caïn.

Jugement est l'aboutissement logique de la lutte de Dieu et de Satan, déjà évoquée au début des *Fers*. D'Aubigné y lance ses dernières attaques contre les apostats de son parti, contre les cités sanglantes qui subiront le sort de Jérusalem, enfin contre l'Antéchrist. Il entre aussi, à propos de la résurrection des corps, dans d'interminables discussions théologiques, où l'influence de la philosophie antique circule au fond de la pensée chrétienne, et où l'on s'aperçoit que d'Aubigné a lu le traité néo-platonicien du *Divin Pymandre*, traduit par son ami François de Candalle. Mais bientôt il nous transporte, avec la certitude de la foi, au jour du Jugement dernier :

Mais quoy! c'est trop chanté, il faut tourner les yeux
Esblouis de rayons dans le chemin des cieux.

Rien n'égale la majestueuse scène de la résurrection des corps, qui conduit chaque créature à son état parfait :

Ici un arbre sent des bras de sa racine
Grouiller un chef vivant, sortir une poitrine;

Là l'eau trouble bouillonne, et puis s'espargillant
 Sent en soy des cheveux et un chef s'esveillant.
 Comme un nageur venant du profond de son plonge,
 Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.

Là se déploie une imagination visionnaire nourrie des prophètes et de l'*Apocalypse*. Le Jugement dernier est le tableau vers lequel convergent toutes les parties du livre. On voit les éléments, la nature entière accuser les coupables et les persécuteurs (tableau qui reprend, avec beaucoup plus d'ampleur, la plainte de la Terre dans *Misères*, et la révolte du vieillard Océan dans *Les Fers*). Le poème se clôt sur un diptyque : les tortures des réprouvés appelant en vain la mort à leur secours, d'autre part les élus jouissant d'une béatitude que nos sens ne peuvent concevoir,

Car les fruicts et les fleurs n'y font qu'une naissance.

Les Tragiques s'achèvent par une extase. D'Aubigné, incapable de percer les secrets de l'Éternité, est réduit au silence du mystique dont l'âme

Extatique se pasme au giron de son Dieu.

Même si, dans le détail, longueurs et imperfections en ralentissent le cours, tout le poème s'oriente, dès le début, et progresse vers ce dénouement sublime.

Unité d'inspiration, variété des moyens employés, telle est l'œuvre, que l'on hésite à placer dans tel ou tel genre littéraire. Le titre du poème inviterait d'abord à mettre en évidence un élément dramatique dans l'inspiration d'Agrippa d'Aubigné. Le mot de « tragédie » revient sans cesse sous la plume du poète, et il rend compte à la fois du destin malheureux d'un peuple, de la lutte des bons et des méchants, et, au-dessus d'elle, de la lutte de Dieu et de Satan, enfin de la nécessité d'un dénouement qui rétablira au moment des assises de la fin des temps l'ordre du bien, en apparence ruiné sur cette terre. Comment « émouvoir » davantage sinon en montrant que la tragédie du présent se rattache indubitablement à la tragédie du salut, et que tout chrétien doit « choisir »,

au carrefour du vice et de la vertu, et préférer la « porte étroite, seul passage du ciel » ? Et *Jugement* présente précisément la confrontation dramatique des bons, « vêtus de blanc et lavés de pardon », et des méchants qui, ne pouvant fuir le regard de Dieu, sont condamnés au désespoir éternel :

... de l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

On constate en second lieu l'importance de l'élément historique. D'Aubigné, en effet, part du présent qu'il juge en témoin, et il apporte une chronique assez exacte, bien qu'elle soit souvent déformée par la passion du partisan à qui toutes les armes sont bonnes pour écraser l'adversaire. Historien des malheurs de son temps (avec moins de sérénité que dans *l'Histoire universelle*), le poète se double d'un théologien attentif qui, de l'histoire de son siècle, dégage « le jugement et la force de Dieu ». Aussi l'histoire fait-elle place à l'épopée dans les scènes les plus émouvantes. D'Aubigné excelle dans les fragments épiques qui, avant les petites épopées de *La Légende des siècles*, constituent une ébauche particulièrement juste de l'épopée moderne. Comme Victor Hugo, il a le génie mythologique, et il crée des mythes hardis : la Chambre dorée, le vieillard Océan, la Justice. La Nature n'est pas chez lui peuplée de divinités païennes, mais elle prend une personnalité, reprochant aux hommes leurs crimes, compatissant aussi à leurs misères, comme le jour de la Saint-Barthélemy :

Et le soleil voyant le spectacle nouveau
A regret esleva son pasle front des ondes,
Transi de se mirer en nos larmes profondes (*Fers*).

Toute épopée demande un héros, porteur des promesses de la foule : ici la France meurtrie, guerriers et martyrs donnent tout son éclat à cette véritable épopée du Calvinisme. Enfin au merveilleux traditionnel se mêlent le fantastique et le surnaturel, par la présence constante d'un Dieu terrible dans sa justice.

La satire domine dans quelques livres : Juvénal

indigné dans les *Princes*, il sait aussi être un autre Rabelais pour condamner la race « babillarde » de la « formalité »; ailleurs il retrouve d'instinct le tour des sonnets satiriques des *Regrets* :

Louër tout froidement si ce n'est pour du pain,
Renier son salut quand il y va du gain;
Barbets des favoris,... bons echos de leur maître :
Voilà à quel sçavoir il te faut limiter
Que ton esprit ne puisse un Jupin irriter (*Princes*).

Parfois, ce sont des traits à la manière de Régnier, des inflexions qui annoncent La Fontaine, par exemple quand il évoque le cortège des pèlerins musulmans :

Qui à pied, qui sur l'asne, ou lié comme un veau
A ondes va pelant les bosses d'un chameau,
Pour voir le Meque, ou bien Talnaby de Medine (*Jugement*).

Excédé par les mœurs du siècle, d'Aubigné dit tout avec outrance :

Mieux vaut à découvert montrer l'infection
Avec sa puanteur et sa punition.

A cela s'ajoute la répulsion qu'éprouve le croyant contre les enfants du siècle, esclaves de Satan. Dieu l'a élu pour dénoncer ces crimes, et le satirique, dès lors, est plus proche d'Amos et d'Ezéchiel que d'Horace et de Juvénal. Avec l'ivresse du prophète, il se plaît à définir d'avance, lui qui connaît la pensée de Dieu, les châtimens et les récompenses mérités; il doit reconforter et maudire, condamner et damner. Chez lui, la satire est donc celle d'un prophète biblique, et elle donne à l'œuvre son « style saint ». Il lance l'anathème contre les cités maudites, imagine les criminels de son temps sous les traits des méchants de la Bible; il les marque même des stigmates des réprouvés : grincement de dents et effroi; et il les menace sans cesse de la venue de Dieu et de l'approche de son Jugement. Mais, avec autant de ferveur que les prophètes, il adresse aussi à Dieu des prières pleines d'humilité :

Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hirondelles ;
 On dresse quelque fuye aux simples colombelles ;
 Tout est mis à l'abri par le soin des mortels ;
 Et Dieu seul, immortel, n'a logis ni autels... (*Misères*).

D'Aubigné est le véritable initiateur du lyrisme religieux. Non seulement les expressions bibliques lui sont familières, mais il a fait passer avec bonheur dans notre langue les beautés littéraires de l'Ancien Testament.

Contemporain de Ronsard et de Malherbe, d'Aubigné fait penser aussi bien à Dante et à Milton, sans parvenir à les égaler. Il néglige superbement l'art de faire un poème. Son inspiration tumultueuse abuse de la rhétorique, et, tout imprégné qu'il est de ses maîtres latins, Lucain et Sénèque, Tacite et Juvénal, il associe constamment le souvenir de la cour dégénérée des empereurs romains à la peinture qu'il fait de la cour des Valois. Il est vrai qu'il doit aussi aux Latins quelques expressions saisissantes qui ont une vigueur déjà cornélienne. On regrette qu'il multiplie les discours, les oppositions oratoires, les apostrophes et les énumérations dont il éprouve lui-même quelque lassitude :

... ces exemples m'ennuient,
 Ils poursuivent mes vers et mes yeux qui les fuyent.

On ne saurait dissimuler les faiblesses de ce long poème, et on comprend que le goût classique naissant n'ait pas toléré son exubérance. Aujourd'hui, trop d'allusions à des faits ou à des personnages désormais inconnus déconcertent le lecteur moderne. Le fanatisme d'Agrippa d'Aubigné paraît trop aride, et sa voix trop forte, au moment où s'instaure l'unité des Eglises. Il avait fallu Sainte-Beuve et le Romantisme pour tirer de l'oubli et redécouvrir celui que Pierre de l'Estoile saluait comme l'un des plus beaux esprits de son siècle et dont il admirait les réponses de « vrai et franc huguenot ». Mais, sans lui, Victor Hugo n'aurait pas écrit *Les Châtiments*, puisqu'il songeait au titre de « Vengeresses » pour son poème, et à celui de « Misères » pour *Les Misérables*. « Fier d'Aubigné », écrit-il dans les *Quatre Vents de l'Esprit*, quand il se souvient de l'autorité et du prestige de son devancier.

La grandeur d'Agrippa d'Aubigné consiste à avoir fait des *Tragiques* les témoins de ses déceptions et de ses haines, à y avoir fait passer le souffle puissant de la foi, à avoir exprimé, avec plus de passion que Ronsard, sa pitié pour les misères du royaume et ses beaux élans de patriotisme :

Ha! que nos cruautés fussent ensevelies
 Dans le centre du monde!...
 Parmi les estrangers nous irions sans danger :
 L'œil gay, la teste haut, d'une brave assurance
 Nous porterions au front l'honneur ancien de France.

Homme révolté par l'hypocrisie, il nous fait entendre le cri de certitude des martyrs. Jamais l'esprit français en révolte n'a trouvé des accents plus poignants. « Sauve ta dignité! » : ce conseil que Vertu donne au jeune homme, dans les *Princes*, est peut-être la meilleure leçon du poète. A toutes les époques d'oppression, quand les hommes, refusant le réalisme sordide et la prudence intellectuelle, chercheront la voie de la sagesse, *Les Tragiques* offriront des raisons d'espérer. Dans la *Confession du sieur de Sancy*, d'Aubigné a donné, selon Faguet, la « première Provinciale », dans *Les Aventures du baron de Faeneste*, il est un authentique précurseur du roman réaliste, dans *Les Tragiques*, il a écrit le livre de la colère et de l'espérance.

Jacques BAILBÉ.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages à consulter :

Armand GARNIER, *Agrippa d'Aubigné et le Parti protestant*, Paris, Fischbacher, 1928, 3 vol.

Jean PLATTARD, *Une figure de premier plan dans nos lettres de la Renaissance, Agrippa d'Aubigné*, Paris, Boivin, 1931.

Jean TRENEL, *L'Élément biblique dans l'œuvre poétique d'Agrippa d'Aubigné*, Paris, Léopold Cerf, 1904.

Samuel ROCHEBLAVE, *Un héros de l'épopée huguenote, Agrippa d'Aubigné*, Paris, « Je sers », 1930.

Raymond LEBÈGUE, *La Poésie française de 1560 à 1630*, S.E.E.S., 1951, 2 vol.

Henri WEBER, *La Création poétique au XVI^e siècle en France de Maurice Scève à Agrippa d'Aubigné*, Paris, Nizet, 1956, t. II.

Albert-Marie SCHMIDT, *Aubigné, lyrique baroque* (Œuvres lyriques d'Agrippa d'Aubigné), Paris, Mazenod, 1963.

Marguerite YOURCENAR, *Les Tragiques d'Agrippa d'Aubigné*, dans *Sous bénéfice d'inventaire*, Paris, Gallimard, 1962.

Jeanne GALZY, *Agrippa d'Aubigné*, « Leurs Figures », Paris, Gallimard, 1965.

Jean ROUSSELOT, *Agrippa d'Aubigné*, dans « Écrivains d'hier et d'aujourd'hui », Seghers, Paris, 1966.

Jacques BAILBÉ, *Agrippa d'Aubigné poète des Tragiques*, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Caen, t. XII, 1968.

<i>Chronologie</i>	5
<i>Introduction</i>	11
<i>Bibliographie</i>	29

LES TRAGIQUES

AUX LECTEURS	35
PREFACE	43
MISÈRES	57
PRINCES	93
LA CHAMBRE D'ORÉE	133
LES FEUX	163
LES FERS	201
VENGEANCES	243
JUGEMENT	273
<i>Glossaire</i>	305

